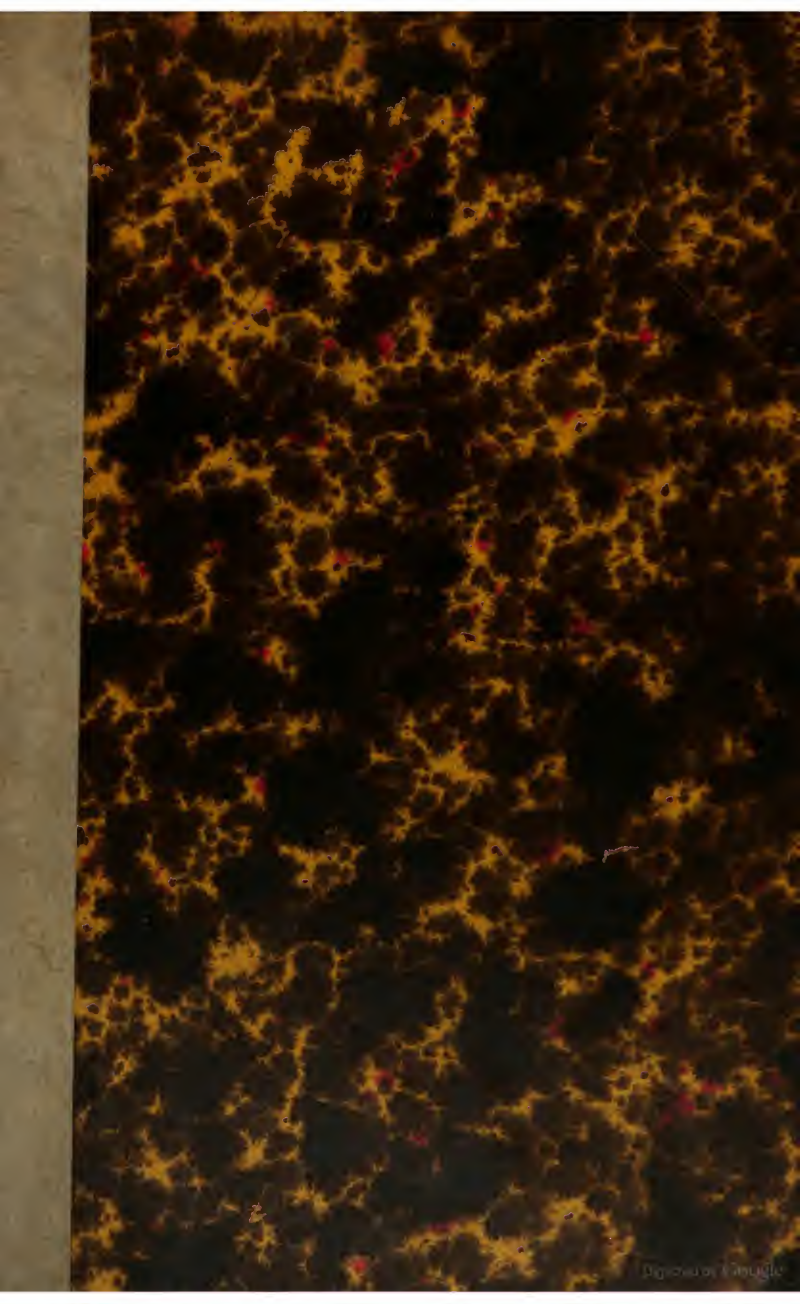








RAYMOND,

DRAME EN TROIS ACTES,

PAR MM.

VICTOR ESCOUSSE ET AUGUSTE LEBRAS,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉÂTRE DE LA CAITÉ,
LE 24 JANVIER 1832.

PRIX : 1 FR. 50 C.



PARIS;

QUOY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

AU MAGASIN GÉNÉRAL DE PIÈCES DE THÉÂTRE,
boulevard Saint-Martin, n° 18.



1832.



PERSONNAGES.

ACTEURS.

BERNARD , Armateur.....	M. MARTY.
RAYMOND , son neveu.....	M. ADRIEN.
PAUL.....	M. SAINT-FIRMIN.
LAURENT, vieux marin.....	M. DUBOIS.
LOUISE , fille de Bernard.....	M ^{lle} EUGÉNIE-SAUVAGE.

La scène se passe à Lorient , dans la maison de Bernard.

IMPRIMERIE DE CHASSAIGNON , RUE Gît-LE-CŒUR ,
N^o 7.

1128.11

RAYMOND,

DRAME EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Une chambre de la maison de Bernard, à Lorient, sur le quai Marchand. — Au fond du théâtre une fenêtre donnant sur la rade.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERNARD, LAURENT, *jouant au piquet*; RAYMOND,
assis à l'écart.

LAURENT.

Onze, du treffle.

BERNARD.

Trente-deux, du cœur...

LAURENT.

A vous, capitaine.

BERNARD.

Raymond, tu ne prends pas part au jeu ?

RAYMOND.

Non, mon oncle... j'aime mieux rêver.

BERNARD.

Tu apportes partout ton indifférence... Le diable m'emporte, mon cher neveu, je doute que tu aies du sang dans les veines. Tu ne tiens pas de ton oncle, corbleu!... (*A Laurent.*) Mille démons! Laurent, c'est un coup que tu me voles.

LAURENT.

Capitaine, pourquoi causez-vous au lieu de jouer ?

BERNARD.

C'est ce niais de Raymond qui est cause...

RAYMOND.

Mon oncle, je ne vous disais rien.

BERNARD.

C'est bien pour cela, Monsieur, si vous m'eussiez parlé, je n'aurais rien dit, moi, et Laurent ne gagnait pas... Ah! ça, dissimulé jeune homme, seriez-vous amoureux ?

Non, mon oncle.

RAYMOND.

Il l'est.

LAURENT.

Amoureux ?

BERNARD.

Pique...

LAURENT.

BERNARD.

Il ne faudrait pas t'en cacher, Raymond. Je ne suis pas un oncle barbare, et...

LAURENT.

Vous avez raison, capitaine, ne contrarions pas les inclinations... Quinze, du carreau...

RAYMOND, *d part.*

Jouez, jouez, braves gens, et laissez nos amans s'aimer en paix... Je veille sur eux... L'amitié me force au rôle de sentinelle. S'il prenait envie au père Bernard d'appeler sa fille, il faudrait bien que je trouvasse un moyen de les tirer de là... Ah! faible Louise! pauvre Paul! que votre faute vous ménage peut-être de tourmens!

BERNARD, *finissant la partie.*

Morblen! tu gagnes toujours, Laurent, ça finit par devenir monotone... ça m'ennuierait à ta place.

LAURENT.

Ça m'ennuierait davantage à la vôtre... Ecoutez, capitaine, vous êtes distrait, vous avez dans l'esprit autre chose que le piquet...

BERNARD.

Non... non...

LAURENT.

Oh! parbleu! moi je devine...

BERNARD.

Tu devines quoi, mon vieux camarade?

LAURENT, *avec mystère.*

Vous pensez à Louise, votre fille...

BERNARD.

Tu crois? N'est-ce pas que c'est un ange de beauté, de vertu, d'innocence?...

LAURENT.

De tout ce que vous voudrez enfin. Oh! c'est si naturel... Aussi moi, quand je pense que je peux bien avoir laissé quelque jolie fille, quelque beau garçon, de par le monde, comme ça... à la Martinique... à la Guadeloupe... à Cayenne... je suis tout attendri, mon capitaine... Tonnerre! vous pro-

ntez de mon attendrissement pour me gagner , ce n'est pas bien... Qu'est-ce que je disais ?

BERNARD.

Qu'il était naturel que je pensasse à ma Louise... à la marier, par exemple...

LAURENT.

Oh ! certainement pour les mœurs... Je suis pour l'hyménée, moi, parce que les enfans sont toujours sûrs d'avoir un père, et quelquefois ça peut servir. Je disais donc...

BERNARD.

Je disais, moi, qu'il fallait marier ma Louise. Son cousin Raymond qui nous regarde là d'un air insouciant...

LAURENT, *bas*.

Ah ! le philosophe ! Y pensez-vous ? Non, non, ce n'est pas du tout son fait... elle mourrait d'ennui avec un mari pareil.

BERNARD.

Tu crois donc qu'ils ne s'aiment pas ?

LAURENT.

Si fait, si fait ; mais c'est égal, ce n'est pas ce qu'il lui faut. Je connais un jeune homme... (*A part.*) Paul ne se doute pas que j'arrange ses affaires. (*Haut.*) Vous le connaissez aussi, capitaine... Vif comme un mousse qui monte au mât de perroquet... Un jeune homme qui conduirait diablement bien un ménage, car il s'entend à merveille à manier un gouvernail.

BERNARD.

Ah ! ça, où veux-tu en venir ?

LAURENT.

Dites-moi donc un peu... Si deux jeunes gens, capables de s'aimer, de s'apprécier, ressentient par hasard de la tendresse... Vous comprenez, capitaine... De la tendresse ; si la nature, l'estime, la joie... enfin tout un équipage que nous ne connaissons plus, nous autres vieux, voudriez-vous, monsieur Bernard, empêcher ce qui est fait, et... ?

RAYMOND, *à part*.

Que disent-ils ?

LAURENT, *à Bernard*.

Oh ! parbleu ! le jeune homme, soit dit sans le nommer, n'a pas de fortune. Son père est mort en Amérique sans lui laisser un rouge liard... Vous avez connu son père, capitaine... je ne le nomme pas. Mais si mon jeune homme n'est pas riche, il fera le bonheur de votre fille. (C'est une supposition que je fais.) Figurez-vous que je crois avoir vu clair dans certaines choses...

BERNARD.

Ah ! je t'ai trop bien compris , confident de malheur. Comment ? Paul aurait osé !...

LAURENT.

Capitaine , je n'ai nommé personne.

BERNARD.

Mon vieux Laurent , mon cher Laurent , viens chez moi... viens me dire franchement tout ce dont tu t'es aperçu... Ce misérable Paul !...

LAURENT.

Ne vous fâchez pas , capitaine. (*A part , le suivant.*) C'est étonnant qu'il ait compris tout de suite ; car enfin j'ai parlé à mots couverts. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

RAYMOND , seul.

Ce maladroit , avec son officieuse franchise et sa sottise ordinaire , aura ouvert les yeux de mon oncle. Dieu ! s'il savait... Pauvre Paul ! pauvre Louise !... Ah ! je leur disais bien , moi. Monsieur Bernard est un homme entêté pour sa volonté , inflexible pour l'honneur ; il ne transige pas avec ces mots-là , mon oncle... Imprudents jeunes gens ! vous n'avez pas écouté votre ami ; la voix de votre passion a été plus forte que la mienne. Dieu vous préserve de malheurs !... Moi , que puis-je pour eux ? me dévouer... Depuis que je suis né , je ne fais que cela. Le fait est que , si le Ciel ne m'eût pas donné un ami à chérir et à servir , je ne sais pas ce que je ferais en ce monde. Je voyagerais... je verrais du pays... je mènerais une vie vagabonde , indifférente ; plante inutile à la terre , je la frustrerais de ses sucres... Allons , Raymond , allons , puisque l'amour te semble interdit , puisque tu ne dois pas jouir de ta vie , donne-la à Paul et à Louise ; ce n'est pas un grand cadeau que tu leur fais.

SCÈNE III.

RAYMOND , PAUL.

RAYMOND.

Ah ! c'est toi , Paul... et ma cousine ?

PAUL.

Je la quitte.

RAYMOND.

Tu l'aimes donc bien, ta Louise ?

PAUL.

Plus que jamais ! Raymond, elle est si jolie, si bonne !

RAYMOND.

Ah ! oui, voilà le grand secret de ton amour... Heureux amans ! vous vous chérissez en toute confiance, sans vous inquiéter de ce qui se passe autour de vous.

PAUL.

Que veux-tu dire ?

RAYMOND.

Si mon oncle ouvrait les yeux.

PAUL.

Monsieur Bernard !

RAYMOND.

Ecoute, Paul, tu ne doutes pas de mon affection... amis d'enfance, de collège, de voyages, c'est entre nous à la vie à la mort.

PAUL, *lui prenant la main.*

Raymond !...

RAYMOND.

Eh bien ! si je te disais : Celle que tu idolâtres, que j'affectionne aussi, moi, celle que je t'ai sacrifiée, car elle devait être mon épouse un jour, Louise enfin qui t'aime, qui n'a pas craint de te donner tous les droits d'un époux, ta Louise, ton amante, il faut la quitter, Paul.

PAUL.

Jamais, jamais, Raymond !

RAYMOND.

Si son bonheur, son repos, veux-je dire, sa réputation te commandaient ce dévouement.

PAUL.

Alors... alors, Raymond, je mourrais... Mais est-ce bien toi qui me parle d'un pareil sacrifice ?

RAYMOND.

Moi !... T'ai-je donc si peu donné de preuves de mon amitié, t'en faut-il une plus grande ? Eh bien ! écoute... Tu t'étonnes quelquefois de ma tristesse, de ma mélancolie, et tu dis avec les autres : Il a rapporté cela de ses voyages, c'est le fruit de sa vie aventureuse. Paul, m'exilant à l'âge de dix ans de ce toit natal, quittant ma cousine et mon oncle, je partis mousse avec toi ; dix ans nous courûmes les mers ensemble ; souviens-t'en bien, je revis Lorient avec des larmes d'attendrissement et de joie.

PAUL.

C'est vrai.

RAYMOND.

C'est que je croyais trouver le bonheur dans cette maison, c'est que j'avais rêvé dix ans une espérance bien chère...

PAUL, *pénéré.*

Raymond, je te devine... c'est moi qui l'ai détruite, cette espérance... Malheureux ami !

RAYMOND.

Ecoute-moi jusqu'au bout. Je ne fus pas long-temps à m'apercevoir que Louise t'aimait, qu'elle était adorée de toi. Dès-lors, Paul, je me tus, j'étouffai l'angoisse dans mon cœur... Tu peux le dire, si un seul soupir s'en échappa... Je me résignai, je le dus... dès-lors enfin je consacrai ma vie entière à l'amitié.

PAUL.

Généreux Raymond !

RAYMOND.

Tiens, ne parlons plus de cela. Je t'ai fait un aveu qui me soulage... Maintenant, Paul, ne songeons qu'à Louise, à toi. Tu mourrais, dis-tu, s'il fallait te séparer de Louise... Va, ne meurs pas, les choses n'en sont pas encore là, je l'espère.

PAUL.

Mais enfin qui peut te faire soupçonner que M. Bernard ?...

RAYMOND.

Tu n'as jamais laissé rien entrevoir à Laurent ?

PAUL.

Jamais.

RAYMOND.

Eh bien ! il faut qu'il se soit aperçu de quelque chose ; car il a fait tout-à-l'heure à mon oncle des demi-confidences dont j'ai facilement deviné le sens. Le brave garçon ne pensait pas sans doute te faire tant de mal.

PAUL.

Mon dieu ! que me dis-tu ?

RAYMOND.

Mon oncle l'a entraîné dans sa chambre, en le pressant de lui dire tout ce qu'il savait.

PAUL.

Louise est perdue !

RAYMOND.

Non, non, tout n'est pas perdu... Aussi pourquoi, quand vous vous trouvez ensemble, vos yeux se rencontrent-ils tou-

jours ? pourquoi rougis-tu quand un jeune homme adresse un compliment à ta Louise ? pourquoi ? ... Pourquoi , au fait , le jour où vous vous aperçûtes de votre fatale passion , ne t'es-tu pas embarqué pour la Guadeloupe ?

PAUL.

La quitter ! ... Raymond ! Raymond ! ...

RAYMOND.

Alors il fallait t'aller jeter aux pieds de M. Bernard ...

PAUL.

Tu sais comme il me reçut , lorsqu'il y a un an , j'osai parler de mariage ... Il voulait me chasser.

RAYMOND.

Il eût bien fait , peut-être.

PAUL.

Ainsi , mon ami , tu me blâmes sans songer que je suis malheureux.

RAYMOND.

Que dis - tu là ? Tu sais bien que je te ferais bon marché de ma vie , si elle t'était nécessaire ; disposes - en comme d'un bien qui t'appartient , Paul ... Mais le diable m'emporte , je ne sais de quelle façon tu pourrais l'employer pour te tirer d'affaire.

PAUL.

Ah ! voici Louise.

SCÈNE IV.

LES MÊMES , LOUISE.

LOUISE.

Bonjour , Raymond.

RAYMOND.

Bonjour , cousine.

LOUISE.

Comme vous paraissez tristes , tous les deux ; qu'avez-vous donc ?

RAYMOND.

Rien du tout , je t'assure , bonne cousine. (*Bas à Paul.*) Qu'elle ignore nos craintes. (*Haut.*) Tu sais que je ne suis jamais bien gai.

LOUISE.

Hélas ! je n'ai pas lieu de l'être non plus , moi ... Oh ! mon Dieu , comme je trompe mon père ... Sais-tu , Paul , que lorsque je réfléchis à notre situation , à mon crime , au tien , je sens

Raymond.

ma tête s'exalter, mes idées prêtes à m'abandonner; je crains de devenir folle, et de dire tout haut le secret que mon âme n'est pas assez profonde pour cacher.

PAUL.

L'entends-tu, Raymond... Pauvre Louise.

LOUISE.

J'ai toujours peur que la honte ne paraisse dans mes yeux, et que mon père ne lise sur le front de sa fille, en l'embrassant..... Oh! s'il venait à savoir que j'ai détruit tout l'avenir honorable qu'il a rêvé pour moi..... Tiens, Paul, ces idées sont affreuses, et réduisent au désespoir.

PAUL.

Chère Louise... Le malheur, la honte, la malédiction, voilà donc ce que tu devras à Paul et à son amour... Pourquoi la fortune m'a-t-elle maudit? pourquoi, lorsque j'étais sans asile, sans pain, sans parens, ton père m'a-t-il ouvert sa porte? pourquoi ne m'a-t-il pas dit : va-t-en, malheureux, va chercher ailleurs un abri, tu porterais malheur à ma maison.

LOUISE.

Voilà justement ce qui m'accable..... C'est qu'il t'accusera d'avoir payé ses bienfaits en le déshonorant, et qu'à moi il dira : Vous êtes une infâme, ma fille, vous avez sali un nom qui ne vous appartenait pas.

PAUL.

Ah! Louise... si monsieur Bernard, lorsqu'il me repoussa, m'avait fait un signe, si son regard m'avait dit : Vas, pars, fais fortune et reviens; avec quelle joie, je me serais embarqué de nouveau, quelle ardeur j'aurais mis à amasser des richesses, puis, avec ces richesses, je serais venu acheter la main de Louise, puisque son père l'aurait mise à ce prix.

RAYMOND.

Silence, Paul, voici Laurent; tâchons de savoir sa conversation avec mon oncle.

SCENE V.

LES MÊMES, LAURENT.

LAURENT.

Je disais donc... les amis... que vous vous trouviez par hasard réunis fort à propos... Ce diable de hasard, il fait toujours tout à propos... N'est-ce pas, l'ami Paul?

PAUL.

Qu'est-ce que tu veux dire, Laurent ?

LAURENT.

Je disais donc qu'un quelqu'un a souvent tort de ne pas mettre les amis dans la confiance, quand les amis pourraient servir ce quelqu'un d'une manière éloquente et persuasive... Je ne vous parle pas, monsieur Raymond... Je disais donc...

RAYMOND.

Mais, mon cher Laurent, nous ne te comprenons pas... Pour mon compte...

LAURENT.

Ah ! je sais bien que vous ne pouvez pas comprendre, vous, monsieur Raymond, parce que je parle à mots couverts..... Mais il y en a d'autres ici, sans les nommer, pour qui mes paroles ne sont pas perdues.

LOUISE, *embarrassée.*

Tu voudrais donc parler de... de Paul..... de moi, peut-être...

LAURENT.

Mademoiselle Louise, je n'ai nommé personne... Je disais donc qu'un quelqu'un peut parfois devoir son bonheur à un ivrogne, et à un imbécille ; je ne me nomme pas. (*Se frottant les mains.*) Il y aura du nouveau d'ici à ce soir.

PAUL.

Ça paraît te faire plaisir, Laurent ?

LAURENT.

Pourquoi pas ? j'aime le nouveau, moi, quoique je sois déjà ancien.

RAYMOND.

Tu viens de chez mon oncle ?

LAURENT.

Oui, je viens de chez mon oncle. (*A part.*) Il veut me sonder ; en garde.

LOUISE.

Tu sors de chez mon père ? Vous avez... vous avez...

LAURENT.

Nous avons fumé une pipe ensemble.

LOUISE.

Vous avez causé ?

LAURENT.

Nous avons causé...

LOUISE.

Et puis ? (*A part.*) Il ne dira rien.

Et que...?

PAUL.

Quoi?

LAURENT.

Hein?

PAUL.

Je ne comprends pas à mon tour.

LAURENT.

Il veut te demander ce que?... comment?...

RAYMOND.

LAURENT.

Ah! comment il se porte? Oh! très-bien, très-bien, enfans.

PAUL, à Raymond.

Il n'y a pas moyen d'en rien tirer.

RAYMOND.

Il est bavard, ne lui demandons rien; c'est le moyen de tout savoir.

LAURENT, après un moment de silence.

Je disais donc... que nous avions causé d'affaires de famille...
Oni, je lui ai donné des avis.

PAUL.

Quels avis?

LAURENT.

Vous êtes bien curieux, monsieur Paul. Je lui ai dit : papa Bernard, voilà, faites ce que vous voudrez.

PAUL.

Tu appelles cela donner tes avis, toi?

LAURENT.

Mais soyez donc tranquille... Allez, cela s'arrangera; mon capitaine n'est pas un pirate, je lui ai parlé clairement, moi : Capitaine, ces deux jeunes gens s'aiment, tonnerre! ne les désespérez pas... Si on vous séparait de votre pipe, Capitaine, qu'est-ce que vous diriez?... Eh bien! c'est absolument la même chose... Allons, allons, ne traînez pas la question en longueur; papa Bernard, ça brûle, ça brûle; prenez garde d'arriver après la bataille... Je lui ai dit ça à mots couverts.

PAUL.

Et que t'a-t-il répondu?

LAURENT.

Il m'a remercié de mes conseils.

PAUL.

Et puis?

LAURENT.

J'y songerai aujourd'hui, a-t-il dit?

PAUL.

Et puis ?

LAURENT.

Et puis, et puis rien ; preuve qu'il consent à tout.

LOUISE.

Tu crois ?

PAUL.

Oh ! je n'ose espérer.

RAYMOND.

Quel bonheur !

LAURENT.

Enfans, voilà le capitaine ; qu'il ne se doute pas que j'ai été bavarder. (*Prenant un autre air.*) Je disais donc que le vaisseau le *Conquérant* était entré en rade par un beau ciel , ma foi, et que... Ah ! c'est vous, Capitaine.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BERNARD.

BERNARD.

Je te rencontre à propos... J'ai à te parler, Paul.

RAYMOND.

A moi, mon oncle ?

BERNARD.

J'ai nommé Paul, il me semble.

PAUL.

Je suis à vous.

BERNARD.

Qu'on nous laisse seuls.

LOUISE, *à part.*

Dieu ! que je tremble... Si Laurent s'était trompé.

RAYMOND, *bas à Paul.*

Du courage, Paul ; je viendrai te retrouver sitôt qu'il te laissera libre.

LAURENT, *à part.*

Vent du nord ! que sa mine est allongée. (*Haut.*) Au revoir, Capitaine.

BERNARD.

Paul, embrassez Louise, embrassez Louise..... Laurent, écoute-moi. (*Il lui parle bas.*)

RAYMOND, *à part.*

Est-ce bon ou mauvais signe?

LAURENT, *après avoir écouté Bernard.*

Comment, Capitaine?

BERNARD.

Fais ce que je te dis , et tais-toi.

LAURENT.

Oui, Capitaine.

(*Laurent entre dans la chambre de Bernard.*)

SCENE VII.

BERNARD, PAUL.

BERNARD.

Approchez, Paul... Le brick l'*Alerte*, que j'ai armé pour expédier à la Martinique, met à la voile dans trois heures... Vous partirez dessus.

PAUL.

Monsieur...

BERNARD.

Pas d'exclamations, Monsieur, je ne veux pas qu'on nous entende... Je veux surtout que Louise ignore votre éloignement. Vous partirez, Paul, et en route, lorsque le vent d'Est rafraîchira votre tête, vous réfléchirez amèrement sur votre conduite, envers celui qui vous a élevé, et sur la manière indigne dont vous avez reconnu ses bienfaits.

PAUL.

Monsieur Bernard, je suis tellement accablé, que je ne puis vous répondre..... Mais soyez - en sûr, vous exagérez mes torts...

BERNARD.

Corbleu! j'aime à penser que ma prudence en ce moment, empêche un ingrat d'être criminel tout-à-fait... Paul! misérable! de quel front me dis-tu que j'exagère tes torts? Penses-tu qu'en ce moment tu me regarderais en face, si tu m'avais déshonoré?

PAUL.

Ah! Monsieur, qu'osez-vous croire?

BERNARD.

Eh! morbleu, je ne crois rien... si je croyais!..... Paul, écoute-moi, de sang-froid, sans trembler... Je ne tremble pas,

moi ! Quand il y a un an, tu me fis l'aveu de ta flamme , et que tu me juras sur l'honneur de l'éteindre... Hypocrite, tu te fis donc un jeu de ma confiance; loin de chercher à éteindre ton amour, tu le flattas d'une téméraire espérance; et cette espérance sans doute, tu la fis partager à Louise.

PAUL.

Monsieur , monsieur Bernard , entendez-moi. Quand je vous fis le serment d'oublier ma funeste passion, je n'avais ni projets, ni espérances; mais plus je tourmentais ma blessure pour la guérir, plus elle devenait vive et cuisante. Ah ! si le feu que je recelais s'est trahi de lui-même, mon cher protecteur, c'est qu'il était bien fort, puisqu'il me fit vous désobéir et vous outrager.

BERNARD.

Tais-toi; ne me redis pas ce que je ne veux pas entendre... Je te le répète, Louise ne sera jamais ta femme... Paul, je le vois, ma bienveillance t'a gâté.

PAUL.

Mais si pourtant cet amour que vous repoussez...

BERNARD.

Etait partagé, veux-tu dire? Alors Paul, je ne sais si je ne ferais que maudire ton infâme trahison; mais pour ton bien, et peut-être aussi pour ta vie, n'insiste pas !

PAUL.

Je me tais, Monsieur ; je quitterai votre maison, mais je serai libre.

BERNARD.

Non pas, tu partiras... Je devine tes projets... Tu partiras sur mon brick.

PAUL.

Vous ne pouvez m'y contraindre.

BERNARD.

Oh ! alors tu seras la cause du malheur de celle que tu prétends chérir; car si tu restes, je la fais enfermer.

PAUL.

Je pars, je pars, Monsieur; je dois à vous, à votre fille, le sacrifice de ma vie, vous l'aurez.

BERNARD.

Voilà comme on parle, morbleu !.... Tiens, Paul, donne-moi ta parole d'honneur que tu pars sans hésiter un instant, et je te pardonne... Voyons, embrasse-moi. Paul, tiens, vois-tu, j'ai la larme à l'œil; car je t'aime... mais il le faut... Il s'agit de l'accomplissement d'un projet bien vieux et bien cher,

dont je n'ai encore fait part à personne, et pour lequel j'ai refusé le plus riche parti de Lorient... Il s'agit de l'avenir de ma fille... n'en parlons plus... Tiens, voilà une lettre pour le capitaine de mon brick. Allons, allons, garçon, pas de larmes... Qu'est-ce que ça veut donc dire, marin d'eau douce?

PAUL.

Ah! monsieur Bernard, vous m'arrachez l'âme.

BERNARD.

Ton âme; tu la retrouveras sur l'Océan, corbleu!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LAURENT.

LAURENT.

Tenez, monsieur Paul, voici votre paquet, d'après l'ordre du capitaine; je vous ai épargné le soin de le faire... Eh bien! nous partons, nous allons voir l'Amérique; c'est cruel, mais au fond c'est heureux en y réfléchissant bien..... Qu'est-ce que nous aurions fait ici? pas grand chose... Eh bien! nous pleurons..... Ah! bath, nous oublierons bien vite notre première passion... Et les Américaines! les Martiniquaises... et les négresses, donc... Oh! les négresses! voilà des créatures qui aiment!... Elles ont bien quelques petites noirceurs, mais c'est tout de même... Allons donc, allons donc, du courage... Je m'en vais porter le paquet à la calle au riz, où la chaloupe vous attend. Au revoir, monsieur Paul.

BERNARD, à part.

Adieu, mon pauvre garçon, bon voyage. (*Lui serrant la main.*) Tu nous écriras, n'est-ce pas?

SCÈNE IX.

PAUL, seul.

Le cruel! il me laisse, et je n'ai pu lui répondre! je n'ai pu lui dire: Louise n'est plus à toi; barbare! c'est mon bien, cède-le moi. Non, ses paroles m'ont écrasé. Louise ne sera jamais ta femme! Et pourtant elle m'aime, et pourtant je suis l'époux qu'elle a choisi. Père égoïste! c'est à la vanité que tu donnes un gendre. Oh! que ma poitrine est oppressée. Ne plus la revoir!

Partir, Louise, sans te dire adieu ! Ah ! je veux l'embrasser encore une fois... Non, non, ne la revoyons pas ; je ne pourrais plus la quitter !

SCÈNE X.

PAUL, RAYMOND.

PAUL.

Ah ! Raymond, Raymond, je pars...

RAYMOND.

Laurent m'a tout appris.

PAUL.

Eh bien ! Raymond, comprends-tu mes angoisses ?

RAYMOND.

Pauvre ami, que ne puis-je partir à ta place ; qu'avec joie je m'exilerais pour vous sauver tous deux... Aussi bien que le besoin de la mer se fait de nouveau sentir en moi.

PAUL.

Ami, je te quitte pour toujours, je te laisse Louise.... Au nom de notre amitié, ne l'abandonne pas ; sois son frère comme tu es le mien. Veille sur elle... Le temps, le temps sans doute lui ravira le souvenir de nos amours... Alors... alors, Raymond, qu'elle se marie à un plus fortuné que moi, qu'elle soit heureuse ! Dis - lui que ce sera toujours là l'unique prière que Paul adressera à Dieu.

RAYMOND.

Frère, tu te sacrifies à ce que M. Bernard appelle le bonheur de sa fille, tu nous quittes... Si j'allais me jeter à ses pieds ?

PAUL.

Garde-t-en bien, Raymond, tu envenimerais sa colère, et c'est Louise qui en souffrirait.

RAYMOND.

Louise ! que va-t-elle devenir ?

PAUL.

Mon cœur se brise... Raymond, que le ciel parfois est injuste !

RAYMOND.

Et tu n'as plus qu'un instant. Paul... mon ami, mon frère, laisse-moi te suivre.

PAUL.

Et Louise...

Raymond.

RAYMOND.

Oui, tu as raison, je resterai; mais sais-tu bien au moins, que c'est pour elle seule que je reste, pour accomplir un devoir de l'amitié, sans cela, vois-tu, j'irais avec toi promener ma vie sur les flots; me distraire à force de périls et d'aventures, et mourir avec toi sur un sol étranger.

PAUL.

Bon Raymond! l'heure s'avance.... Jure-moi encore une fois de veiller sur Louise, de te dévouer à mon amante.

RAYMOND.

Je le jure!

PAUL, *se jetant dans ses bras.*

Adieu, frère! pour toujours!

RAYMOND.

Paul... on revient d'une bataille, et le péril ne dure pas toujours... Tu es bon, mon frère, courage; il est un Dieu là haut.
(*Ils s'embrassent.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LAURENT.

LAURENT.

Ces pauvres jeunes gens me fendent le cœur... Et moi, moi, monsieur Paul. (*Il l'embrasse.*) Voilà-t-il pas que je pleure comme un mousse qu'on planterait sur le cabestan pour insubordination.

RAYMOND, à Paul.

Louise peut revenir, évite sa présence; vous ne pourriez plus vous séparer.

PAUL.

Ah! oui...

RAYMOND.

Tiens, prends ma bourse; c'est tout ce que je possède.

LAURENT.

Acceptez la mienne aussi, monsieur Paul; c'est de bien bon cœur, morbleu!...

PAUL, *s'arrachant de leurs bras.*

Merci, merci, mes bons amis..... Adieu, Raymond... Raymond, veille sur Louise.

LAURENT, *un moment seul.*

Le voilà parti, le pauvre garçon, et ça le fait pleurer...

Ma foi, je voudrais avoir quelques années de moins, et je le suivrais... car la terre n'est pas mon élément. (*A la fenêtre.*) Ah! ah! il entre dans la chaloupe... il cache sa figure dans ses mains... Bah! bah! la gaieté reviendra bientôt, mille tonnerres! voyager sur un beau brick et être triste comme cela... Mais ce garçon là ne comprend pas le bonheur!

SCÈNE XII.

RAYMOND, *revenant du fond*; LOUISE, *sortant de sa chambre*;
LAURENT, *près de la fenêtre.*

LOUISE.

Eh bien! et Paul?

RAYMOND.

Il s'éloigne... ton père l'exige.

LOUISE.

Dieu! je me meurs.... (*Elle s'assied.*)

RAYMOND.

Louise! Louise!...

LAURENT, *à la fenêtre.*

Le voilà à bord.

LOUISE, *à Raymond.*

Oh! laisse-moi le suivre...

RAYMOND.

Insensée!

LOUISE.

Le voir une dernière fois... par grâce!...

LAURENT, *à la fenêtre.*

Le navire appareille...

LOUISE, *à Raymond.*

Le vois-tu, Raymond?

RAYMOND.

Non.

LAURENT, *à la fenêtre.*

Morbleu! comme ils filent!... Ma foi, ils son bien heureux... Les voilà déjà près du stationnaire.

LOUISE, *mourante.*

Adieu!

LAURENT.

On voit un homme dans les haubans... il regarde par ic.

RAYMOND.

Paul !

LOUISE.

Paul !

(*On entend un coup de canon.*)

LOUISE, *avec douleur.*

Le signal de leur départ.

LAURENT, *considérant l'air.*

Nous aurons un grain... le brick sort par un mauvais temps.

RAYMOND.

Rentrons, Louise, rentrons.

LOUISE.

Comme les nuages s'amoncellent là-bas ! comme ils sont noirs !... Vois-tu, Raymond ? Oh ! je tremble !

RAYMOND.

Viens, Louise, viens !

LAURENT.

Ah ! parbleu ! ne vous effrayez pas... J'en ai vu bien d'autres !
(*Tonnerre.*)

LOUISE.

Oh ! la tempête ! la tempête !... Il va périr !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIEME.

Huit jours après. — Même décoration qu'au premier acte.

SCENE PREMIÈRE.

RAYMOND , LOUISE.

LOUISE , *tristement appuyée sur le bord de la fenêtre.*

Ah ! pauvre Louise ! l'orage a passé sur le brick qui t'enlevait ton âme , et tu n'as pu mourir.

RAYMOND.

Elle pleure...

LOUISE.

Huit jours !... Voilà huit jours qu'il est parti... Ah ! mon dieu ! mon dieu ! je ne le verrai donc plus. Peut-être que les rochers ont entr'ouvert les flancs du navire ; car la tempête a été terrible... Ecoute , Raymond , tu ne sais pas toutes mes peines ; mais je puis te les confier , à toi , car tu étais l'ami de Paul. Oh ! je n'oserai jamais... et pourtant j'ai besoin d'épancher mon âme.

RAYMOND.

Du courage... il en faut... Oh ! oui , pour vivre , il en faut beaucoup.

LOUISE.

Faible femme... ils m'ont enlevé celui que j'aimais... Ah ! c'est qu'ils ne savaient pas que son départ deviendrait un jour la cause de ma honte. Oui , Raymond , oui , ils l'ont voulu , et bientôt on verra la preuve de mon déshonneur.

RAYMOND.

Que dis-tu?... Louise , tu t'égares...

LOUISE.

Non , non , pour mon malheur... Paul n'est plus là , et ma faute est irréparable. S'entendre dire partout : Elle a trahi ses devoirs... et puis , en passant au milieu des autres jeunes filles , distinguer un rire insultant qui vient vous frapper droit au

cœur... Eh bien ! Raymond, je serai forcée de souffrir tout cela ; car Paul, dont l'orage a peut-être brisé l'existence, revivra dans son enfant, qui sera mon accusateur.

RAYMOND.

O ciel ! qu'ai-je appris ?...

LOUISE.

Chut ! on vient.

SCENE II.

LES MÊMES, LAURENT.

(Louise reste appuyée sur la croisée.)

LAURENT.

Par Notre-Dame de Bon-Secours, il y a de mauvaises journées dans la vie !... Ah ! vous voilà, M. Raymond, je vous cherchais.

RAYMOND.

Tu parais triste, Laurent.

LAURENT.

Oui et non. Beaucoup de navires sont entrés dans Lorient, entr'autres une gabare de l'Etat. C'est une joie parmi les matelots qui revoyent leur cher pays !... Le moyen d'être triste en buvant un coup avec ces braves gens.

RAYMOND.

Tu as été au port ?

LAURENT.

Sans doute ; et la chaloupe de la gabare arrivait au milieu du chenal avec une douzaine de gaillards bien contents de sentir encore une fois de la terre sous leurs talons. Nous étions tous d'une gaieté !... c'était plaisir... et... (Prenant un air triste.) Il y a de mauvaises journées dans la vie...

RAYMOND.

Où veux-tu en venir ?

LAURENT.

A vous dire que la mer est une traîtresse, et qu'elle vous brise un navire sans dire gare.

RAYMOND.

Qu'as-tu donc, Laurent ? Des pleurs roulent dans tes yeux.

LAURENT.

C'est que tout le monde n'en revient pas ; mais que voulez-vous qu'on y fasse ?... Moi je suis d'avis que ce qui arrive devait arriver... Et puis d'ailleurs, qu'est-ce qu'il aurait fait sur la terre ? Un de plus, un de moins...

RAYMOND.

Explique-toi... De qui parles-tu?

LAURENT.

Dam'... écoutez... j'en ai tant vu mourir... Les uns sous les boulets; les autres qu'on était obligé de jeter à la mer... Et pourtant ça n'empêche pas que ça me fait de la peine... oui vraiment... foi de marin...

RAYMOND.

Me diras-tu enfin?...

LAURENT.

Je ne puis pas... Mam'zelle Louise est là, et vous sentez...

RAYMOND, *avec peine.*

Oui, oui... je comprends... Eh, quoi! Paul...

LAURENT.

Naufragé...

RAYMOND, *à part.*

O ciel!... Malheureux!... Mais Louise... Oh! mon dieu! l'infortunée!...

LAURENT.

Avant hier, le brick, prêt à toucher un banc de rocher, à hélé la gabare par un temps épouvantable... et les matelots de la gabare de l'Etat ont vu quelque temps après des débris de navire.

LOUISE, *sortant de sa rêverie.*

Que dites-vous?

RAYMOND.

Ce n'est rien. C'est cet imbécille de Laurent...

LOUISE.

Vous me cachez quelque chose...

RAYMOND, *bas à Laurent.*

Contiens-toi devant elle.

LAURENT.

Je n'ai rien dit...

LOUISE.

Oh! si... si... Vous êtes tristes... Parlez... Quel malheur est arrivé?

RAYMOND.

On doit s'attendre à tout dans la vie... et Laurent me témoignait la crainte que le brick de mon oncle...

LOUISE.

O ciel!

LAURENT.

Que diable voulez-vous?... Quand cela serait... Tous les jours ça se voit, et puis il y aurait une consolation : c'est que

presque tous les marins du navire sont garçons, et par conséquent...

LOUISE.

Assez ! assez !... Vous me faites mal.

LAURENT.

Quant à M Paul, je ne sais pas, mais je crois qu'il ne tient pas beaucoup à la vie... Je suis sûr que ce garçon-là aurait mal fini, si le naufrage...

LOUISE.

Grand dieu ! que m'apprenez-vous ?...

LAURENT.

Rien... rien...

LOUISE.

Raymond, tu te tais... Ah ! je lis dans tes yeux. (*Avec abattement.*) Paul n'est plus !

RAYMOND.

Laurent, il fallait te taire. Paul était l'ami d'enfance de Louise, il était le mien ; et tu viens là, sans ménagemens... Mais de grâce, retourne au port recueillir des détails sur ce malheur.

SCÈNE III.

RAYMOND, LOUISE.

RAYMOND.

Pauvre Louise ! elle est absorbée dans ses pensées... elle pleure... Ah ! je comprends sa position. Louise !

LOUISE.

Je suis perdue... et personne n'aura pitié de moi. On dira : Elle mérite son sort... elle est coupable. Oh ! la honte ! la honte !...

RAYMOND.

Reviens à toi...

LOUISE.

On se rira de mes larmes. Les indifférens, ils ne comprendront pas... Pauvre Paul ! il a pensé à moi en mourant. Oh ! oui, j'en suis sûre... Il se disait : Elle me regrettera, elle mourra de douleur, et nous nous reverrons là-haut... Paul ! Paul ! attends-moi, je te suivrai...

RAYMOND.

Y penses-tu ?... Et ton enfant ?

LOUISE.

Mon enfant , ce serait ma honte aux yeux du monde... Le monde , il aime à tuer par des paroles.

RAYMOND.

Qu'importe le monde ? qu'il se rie de toi , ris aussi de lui... de ce commun des hommes qui n'aime pas , qui n'éprouve rien , de ces indifférens qui sont plus coupables que toi , car leur âme est vide... Sans doute , si tu ne portais pas un gage de l'amour de Paul , moi aussi je te dirais : Meurs... que feras-tu sur la terre ? Mais aujourd'hui ton existence est un devoir , et puis ton père...

LOUISE.

Mon père , il me maudira.

RAYMOND.

Te maudire , toi , sa fille , son unique enfant?... Louise , écoute-moi. Je t'aime comme une sœur... Eh bien ! laisse ton frère être ton guide , aies confiance en moi , car je suis ton ami...

LOUISE.

Il est mort , et tu veux me contraindre à vivre... mais demande-moi donc d'abord si j'en aurai la force... Et toi , si tu n'avais plus aucune affection sur la terre , dis-moi , pourrais-tu supporter le poids de la vie?... Oh ! non , non !...

RAYMOND.

Moi , Louise , si le Ciel m'arrachait à la fois à tout ce que j'aime ici-bas , il aurait brisé mes liens à la terre , et alors... car vois-tu , Louise , sans le paraître , peut-être , je suis aussi malheureux que toi. Paul était mon ami d'enfance... ma tendresse se partageait entre lui et toi , et si je ne croyais rendre un dernier devoir à l'amitié , en veillant sur son amante , je quitterais Lorient dès aujourd'hui , je m'embarquerais , et je prierais le Ciel de me délivrer d'une existence que j'aimais à partager avec Paul et toi , et qui est trop lourde pour moi seul.

LOUISE.

La vie m'était si facile près de Paul , et je ne le verrai plus ! Raymond , tu es mon seul ami maintenant... Oh ! promets-moi que tu ne m'abandonneras pas à ma douleur ; car avec toi seul je pourrai parler de lui. Il est mort ! Je ne puis m'accoutumer à cette idée... Non , cela n'est pas possible... Il n'y a que huit jours qu'il était là , près de moi , et il est mort ! lui dont la présence me faisait tressaillir de bonheur... Mort !... lui !... Non... non... car j'existe... Il se sera sauvé. Nous allons le revoir... Dis-moi , Raymond , crois-tu que mon père

Raymond.

se montre implacable, si Paul venait se jeter à ses pieds?... Paul!... Oh! je l'aime tant!...

RAYMOND, *avec douleur.*

Il est mort!

LOUISE.

Plus d'espoir... Je ne dois donc plus en conserver, moi... Et pourtant l'espoir est fidèle au malheureux..... Seule, j'en serai privée... Raymond, mais cherche donc à me consoler, à me rendre à l'espérance, ou bien alors ne viens pas me dire de vivre.

RAYMOND.

Voici mon oncle.

SCENE IV.

LOUISE, RAYMOND, BERNARD.

LOUISE, *bas à Raymond.*

Sa présence me fait trembler... Ne t'éloigne pas.

BERNARD, *entrant.*

Laisse-nous, Raymond.

(*Raymond entre dans un cabinet, sur le second plan.*)

SCENE V.

LOUISE, BERNARD.

BERNARD, *approchant un siège.*

Louise...

LOUISE, *prenant une chaise.*

Mon père...

BERNARD.

Assieds-toi. Je viens de recevoir la nouvelle du naufrage de mon brick, sur lequel était la moitié de ma fortune... Ma fille, il est un moyen de réparer cette perte..... Un parti brillant s'est présenté pour toi, je l'avais refusé, il y a quinze jours, comptant accomplir une vieille espérance à laquelle je renonce avec peine... Il n'y faut plus songer.

LOUISE.

O ciel!

BERNARD.

J'ai compté sur ton obéissance.

LOUISE.

Non, mon père, vous ne me contraindrez pas; vous ne sacrifierez pas votre fille unique. Oh! si vous saviez...

BERNARD.

Quoi donc?

LOUISE.

Pardon, mon père.... Quel que soit l'époux que vous me destiniez, je ne puis être à lui.

BERNARD.

Quel langage! Oserait-on ici aller contre ma volonté?

LOUISE.

Eh! qu'importe un parti avantageux? Voulez-vous sacrifier votre enfant? non, vous ne le ferez pas. Est-il donc besoin d'une si grande fortune pour être heureux?

BERNARD.

Je ne m'attendais pas à cette résistance de votre part, et je vois bien que vous pensez encore à ce mauvais sujet de Paul.

LOUISE.

Il est mort, lui!... Mais mon père, écoutez-moi: un obstacle insurmontable s'oppose à mon mariage.

BERNARD.

Que dites-vous?

LOUISE.

Oui, je voudrais parler; mais de grâce, ne m'y forcez pas.

BERNARD, *se levant*.

Je n'écoute rien... Il ne manquerait plus que de permettre à une jeune fille de faire la loi à un vieux capitaine. (*Revenant s'asseoir.*) Au reste, écoute, ma bonne Louise, c'est pour ton bien; celui que je te destine est un jeune homme... Vous vous habituerez ensemble. (*Avec bonhomie.*) Allons, écoute les conseils de ton vieux père.

LOUISE.

Jamais! jamais!

BERNARD.

C'est trop fort... Que diable, je te prends par la douceur, sans pouvoir venir à bout de toi.

LOUISE.

Mon père, je ne parle plus de moi... qu'importe, la pauvre Louise a peu de temps à souffrir encore... Mais celui que vous m'offrez pour époux, de quel oeil le verriez-vous venir vous reprocher d'avoir fait son malheur?

BERNARD.

Comment?

LOUISE.

Oui, son malheur, puisqu'il faut vous le dire... Oh! jamais je ne pourrai vous avouer... non... vous ne me comprendriez pas; et pourtant je sens dans mon âme que j'ai besoin de me confier à mon père.

BERNARD.

Eh bien! parle.

LOUISE.

Si je pouvais me marier sans compromettre le bonheur de celui qui me donnerait le titre d'épouse.

BERNARD.

Hein?

LOUISE.

Si mon cœur ne m'appartenait pas.

BERNARD.

Propos d'enfant... On peut oublier une inclination...

LOUISE.

Mais dites-moi : lorsque l'on a fait un serment, est-il bien d'y manquer?

BERNARD.

L'autorité d'un père a le droit de dégager de ces sermens de jeunes filles. Allons, allons, tu finiras par entendre raison.

LOUISE.

Pitié, pitié pour moi, car vous m'accablez... Dites - moi, mon père, serait - il bien de tromper un honnête homme qui viendrait me dire : Louise, donnez - moi votre main, car vous êtes pure, et je serai fière de vous posséder... Répondez, mon père, serait - il bien de le tromper, lorsqu'il dirait : Je vous épouse parce que vous êtes pure?

BERNARD.

Le tromper?... Achevez.

LOUISE.

Mon père! vous allez me maudire.

BERNARD.

Vous maudire?

LOUISE.

Ah! dussé-je encourir le poids de votre haine... Oui, mon père, je suis à vos genoux... Grâce! grâce pour une faible femme! ou plutôt accablez-là du poids de votre colère... Mais pitié, pitié pour son enfant.

BERNARD.

Pour ton enfant!

RAYMOND, paraissant à la porte du cabinet.

Ciel!

LOUISE.

Il n'est pas coupable du crime de sa mère.

BERNARD.

Misérable fille !

LOUISE.

Mon père ! mon père !... Eh bien ! frappez.

BERNARD, *froidement*.

Relevez-vous.

LOUISE.

Votre froideur me tue..... Mais oui, je ne mérite pas que vous me disiez : ma fille.

BERNARD.

Je vous ai dit de vous relever.

LOUISE.

Non, non, foulez-moi à vos pieds que j'embrasse..... Mon père, mais dites-moi donc quelques mots.

BERNARD, *la repoussant*,

Après cinquante ans d'une vie sans reproche, tu forces mon vieux front à rougir..... Non, tu n'es plus mon enfant, je te renie.

LOUISE.

Mon père...

BERNARD.

Vous ne pouvez plus convenir à celui que je vous destinais ; vous ne pouvez plus être à personne.

LOUISE.

Ah ! grâce ! grâce !... Tenez, si vous voulez, pour réparer ma faute, je m'en irai seule ; et puis vous direz, lorsqu'on vous parlera de moi : Ma fille ? Oui, j'avais une fille autrefois, mais elle est morte maintenant. Alors on ne me méprisera pas, car les morts obtiennent du respect... Et vous, bientôt vous m'aurez oubliée, ou du moins, vous n'aurez pas à rougir de moi.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, RAYMOND.

BERNARD.

Malheureuse ! ton crime est irréparable, car je devine le nom de ton suborneur ; il est à l'abri de ma vengeance !

RAYMOND, *s'avançant*.

Mon oncle...

BERNARD.

Quoi, tu nous écoutais ? Parle, que viens-tu faire ?

RAYMOND.

M'offrir à votre vengeance, mon oncle ; vous demandiez le séducteur de Louise, le voilà..... Sa faute n'est pas irréparable.

LOUISE, *à part.*

O Raymond !

BERNARD.

Que dis-tu ? Mais Paul... ce n'est donc point Paul ?

RAYMOND.

Paul... Nous étions liés d'amitié, je ne sais s'il soupirait en secret pour Louise... Vous êtes venu vers nous, parce qu'on vous a dit : Là est un homme qui veut séduire ta fille... Alors, mon oncle, votre colère est tombée sur Paul, et vous l'avez sacrifié. Eh bien ! mon oncle, vous vous êtes trompé ; l'amant de votre fille, le père de son enfant, c'est Raymond, il est à vos pieds. Son crime veut une réparation, il vous l'offre, il vous conjure de l'accepter.

LOUISE, *bas à Raymond.*

Que fais-tu ?

RAYMOND, *de même.*

Je sauve ton enfant.

BERNARD.

Ai-je bien entendu ? C'est à toi, mon neveu, mon fils adoptif, que je dois ma honte ?

RAYMOND.

Mon oncle !...

BERNARD

Vous vous êtes joués d'un vieillard !... Sortez !... Je vous maudis !

LOUISE.

Arrêtez, mon père !... Ecoutez-moi, ne le mandissez pas !

RAYMOND.

Louise ! Louise ! tais-toi !

BERNARD.

Comme ils me trompaient ! Et moi qui, confiant dans ma fille, dans ce misérable Raymond, avais rêvé le projet de les unir ! ils m'ont déshonoré comme pour se rire de moi ! (*A Raymond.*) Malheureux ! tu n'as pas craint de souiller la maison de ton oncle, et d'abuser de l'innocence de Louise ; car c'est toi qui l'as entraînée dans l'abîme. Ma fille, elle était trop pure, elle aimait trop son vieux père pour le tuer de sang-froid.

LOUISE.

Raymond, laisse-moi parler, par pitié!

RAYMOND.

Oui, mon oncle, accablez - moi seul, car c'est moi seul qui dois porter le crime.

BERNARD, *se jetant furieux vers Raymond.*

Infâme! tu as donc bien du courage, ou de la résignation, pour oser dire à la face d'un père: Je suis le suborneur de ta fille!

LOUISE.

Non! non!... Ecoutez-moi, mon père!

RAYMOND, *se plaçant entre Louise et Bernard.*

M. Bernard, j'attends...

BERNARD.

Va-t-en! va-t-en donc, malheureux! ne me brave pas!... Raymond, va-t-en! je ne me connais plus!

(*Il saisit ses pistolets.*)

SCENE VII.

LES MÊMES, LAURENT.

LAURENT, *accourant.*

Eh bien! qu'est - ce que c'est, Capitaine?... Monsieur Raymond...

BERNARD.

J'allais me faire justice du lâche qui me déshonore!

LAURENT.

Comment?

RAYMOND.

Par pitié! contiens-toi, Louise!

BERNARD, *à Laurent.*

Sais-tu, dis, la manière infâme dont je suis trahi par mes propres enfaus? Ma fille avilie! mon front couvert d'opprobre! ma maison montrée au doigt! voilà ce que je lui devrai!

RAYMOND.

Laurent, et vous, mon oncle, si votre fureur vous permet de m'entendre, je suis bien coupable; mais si grand que soit mon crime, je le répète, je dois le porter seul. Séduit par les grâces de Louise, j'obéis, sans le savoir, à l'amour le plus ardent. Oui, mon oncle, élevé par vous auprès d'elle, nous nous livrâmes sans crainte comme sans remords au sentiment qui nous dominait; et ce ne fut qu'au fond de l'abyme, que nous nous aperçûmes que nous y étions tombés.

LAURENT.

Ah ! je comprends... et...

BERNARD.

Et ma honte est entière !

LOUISE.

Laurent, Laurent, sauve-nous !

RAYMOND, à *Laurent*.

Il faut que je l'épouse, il y va de l'honneur de tous.

LAURENT.

Allons, allons, tout n'est pas désespéré ; je vais tenter l'abordage. (*Haut à Bernard.*) Capitaine, il ne s'agit plus de parler à mots couverts maintenant ; vous savez tout, moi aussi... Il faut agir.

BERNARD.

Tais-toi, Laurent !... Et Paul ! cet innocent garçon que tu m'as fait chasser !

LAURENT.

J'avoue que je me suis trompé... Tenez, voyez - vous, ils sont tout en larmes... Eh bien ! ça me touche, ça, moi, Capitaine, et je venais...

BERNARD.

Me supplier pour eux, peut-être ?

LAURENT.

Eh bien oui. Ces jeunes gens sont coupables, c'est vrai ; mais ils m'ont pris à part, ils m'ont supplié, et j'ai promis d'arranger cette affaire-là.

BERNARD.

Tu as promis ?

LAURENT.

Et je tiendrai ma parole.

BERNARD.

Nous verrons cela, par exemple !

LAURENT.

Voyons donc, papa Bernard, qu'est-ce que vous allez faire ? tout perdre quand tout peut se réparer. Vous êtes indigné, je le sens bien ; mais au fait, n'aviez-vous pas projeté ce mariage-là ? Eh bien ! ils ont deviné vos bonnes intentions... et voilà !

BERNARD.

Laisse-moi, te dis - je, je ne veux rien entendre ; je suis trop outragé !

LAURENT.

C'est votre dernier mot ?

BERNARD.

Oui.

LAURENT.

Vous renoncez à votre fille, à votre neveu ?

BERNARD.

Oui.

LAURENT.

Eh bien ! moi, je n'y renonce pas. Adieu, Capitaine. Je vous ai suivi dans tous vos voyages, j'ai partagé votre existence tant qu'elle a couru périls sur périls ; je me dois aussi à vos enfans. Ils sont malheureux, vous les chassez ; je les suivrai, je serai leur père. Adieu, Capitaine.

BERNARD.

Tu me quittes, Laurent ?

LAURENT.

C'est vous qui me renvoyez.

BERNARD.

Tu me laisses pour suivre des ingrats.

LAURENT.

Dites des imprudens.

BERNARD.

Non, Laurent, non, mon vieux camarade, tu resteras.

LAURENT.

Et vos enfans aussi ! Au fond, vous en avez plus d'envie que moi. Faites taire votre colère, car vous pourriez vous en repentir. Allons, allons, Capitaine... Holà, les autres, à ses genoux !

BERNARD.

Veux-tu te taire, mille tonnerres !

LAURENT, *à part.*

Bon, c'est forcé ! (*Haut.*) Allons, allons, vous ne pouvez pas reculer, Capitaine. Ils s'aiment, mariez-les bien vite, ils seront heureux, et vous aussi.

(*Raymond et Louise tombent aux genoux de Bernard.*)

RAYMOND.

Mon oncle, nous embrassons vos genoux !

LOUISE.

Mon père !...

BERNARD.

Dans quelle position m'as-tu mis, coquin de Laurent !... (*À Louise.*) Tu pleures, ma fille, relève-toi ; dès aujourd'hui tu seras son épouse. (*À Raymond.*) Ah ça, pourquoi diable ne me la demandais-tu pas en mariage ?

Raymond.

RAYMOND.

Mon oncle , vous êtes si brusque ; je craignais , en vous avouant mon amour , d'encourir votre colère comme Paul . . . Et puis la jeunesse est si imprudente.

BERNARD.

Oh oui ! bien imprudente . . . Ecoutez , voilà bien long-temps que je songeais à vous unir ; j'attendais , pour vous faire part de ce projet , de ton père et de moi , que vos cœurs eussent parlé . Je renonce donc à la riche alliance qu'on m'offrait , puisqu'il s'agit de votre bonheur à tous deux . Je vais m'occuper de votre mariage ; je reviens , mes enfans . *(Il sort .)*

SCÈNE VIII.

LOUISE , RAYMOND.

LOUISE.

Tu me sauves de la honte ! Raymond , tu es mon ange tutélaire.

RAYMOND.

Eh bien ! dis-moi : vivras-tu maintenant ? . . . Pauvre femme qui voulais mourir . . . Vivras-tu maintenant pour le gage d'amour que t'a laissé Paul ? Quant à moi , triste voyageur sur cette terre , où je ne me sens pas à ma place , je vais parcourir des pays éloignés . Du moins j'aurai la certitude , que dans un coin du monde , on aime encore Raymond . . . Tu penseras à moi . . . N'est-ce pas , Louise , que tu penseras à moi , en embrassant ton enfant , qui portera mon nom ? Tu le regrettes bien , lui ! . . . Et moi , qui vais partir aussi , dis : me regretteras-tu , Louise ?

LOUISE.

Tu veux partir , toi , le seul être qui ait pris pitié de Louise ; tu veux fuir . . . Raymond , suis - je la cause de ton exil ? Ah ! s'il en est ainsi , je te suivrai , car je te dois plus que la vie . . . Ne crois pas que je cherche à être considérée comme ton épouse ; non , tu es trop vertueux pour moi . . . Mais puisque j'ai perdu Paul , puisque j'ai perdu le bonheur à jamais , que le reste de mes jours soit tout à l'amitié , à la reconnaissance Mon enfant apprendra à bénir ton nom . Laisse-moi te suivre , mon ami ; avec toi seul , j'ose encore prononcer le nom de Paul . Tu l'aimais tant aussi , toi . . . Eh bien , nous en parlerons quelquefois , et nous le pleurerons ensemble.

RAYMOND.

Insensée ! que cherches-tu ? Et si quelque jour , après avoir trainé ma vie par toute la terre , après avoir épuisé mes recherches pour trouver le bonheur , et l'avoir vu sans cesse m'échapper , si alors une voix secrète me disait : Pauvre sot ! Louise est ton épouse ! eh bien ! pour toi , Louise peut être le bonheur...

LOUISE.

O ciel !

RAYMOND.

Je partirai seul ; j'irai dépenser ailleurs mes pénibles jours ; et peut-être , à quelque temps d'ici , fatigué de ce trop d'existence qui m'embarrasse , je viendrai retrouver Louise , et lui dire : le ciel s'est encore obscurci pour moi à l'horison ; je viens chercher ton message pour Paul , car je m'en vais le rejoindre.

LOUISE.

Raymond , tu me brises le cœur !

RAYMOND.

Peut-être aussi alors ton enfant deviendra-t-il dans ce monde un nouveau lien pour moi... et j'attendrai. Mais je te l'ai dit : pour le présent , il faut que je parte ; demain , après demain , je trouverai un navire , et je m'embarquerai.

LOUISE.

Malheureux ! ne te souvient-il plus de Paul , dont le corps est aujourd'hui inanimé dans l'Océan.

RAYMOND.

L'Océan... eh bien , oui , c'est aussi l'Océan que je veux parcourir... Dis - moi , Louise : un ami ne va-t-il pas pleurer sur la tombe de son ami ?

SCÈNE IX.

LOUISE , RAYMOND , BERNARD.

BERNARD.

Eh bien ! mes enfans , tout s'apprête pour votre mariage... Le notaire va venir , suivi des témoins , et de quelques amis que j'ai fait prévenir... Ma fille , j'ai bien tremblé à ton avis funeste ; mais tout se répare à ma satisfaction. Je te le répète : depuis long-temps j'avais pensé à Raymond , mais ce revers de fortune qui m'arrive , allait me faire sacrifier à l'intérêt , le bonheur de mon enfant.

LOUISE , *l'embrassant.*

Oh ! mon père , embrassez votre fille.

SCENE X.

LES MÊMES, LAURENT, INVITÉS.

BERNARD.

Bonjour , mes amis ; je vous ai fait prier de venir pour être les témoins de l'union de ma fille et de mon neveu. Je suis brusque, n'est-ce pas ? mais c'est comme cela , moi , que je traite les affaires.

RAYMOND.

Tu trembles , Louise ?

LOUISE , à part.

Si Paul n'était pas mort ! Ce mariage m'épouvante ! (*Haut.*)
Raymond , je vais vous appartenir.

RAYMOND.

N'aie pas de craintes , Louise ; je l'ai juré , je ne rentrerai pas ici. La cérémonie achevée , je pars.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME.

Même décor qu'aux deux premiers actes , trois ans après.

•*•

SCENE PREMIÈRE.

LOUISE , LAURENT.

LAURENT.

Allons , ça me satisfait tout de même , de vous voir un peu plus gaie. Depuis le départ de M. Raymond , votre mari , et la mort de mon pauvre capitaine , voilà trois ans , il ne vous est pas arrivé souvent d'être joyeuse.

LOUISE , *une lettre à la main.*

C'est bien son écriture.

LAURENT.

Mon pauvre capitaine qui était autrefois ingambe comme un yacht , dire qu'il est à présent aussi immobile qu'un mât d'artimon. Il est mort deux ans après votre mariage , le brave homme ; il a payé sa dette avant l'âge. Dam' ! c'est le sort... Ainsi chassons la tristesse. D'ailleurs , moi j'ai aussi une veine de contentement aujourd'hui. Voyez-vous là-bas ce brick qui vient d'entrer en quarantaine ?

LOUISE.

Que dis-tu ?

LAURENT.

Je dis qu'il porte un de mes parens , et que dans dix jours il quitte le lazaret.

LOUISE.

Et pas de nouvelles de Raymond... Ah ! s'il savait que Paul...

LAURENT.

Monsieur Paul?... Vous pensez encore à M. Paul?... Que diable voulez-vous ? c'est un bonheur pour lui d'être mort ; qu'aurait-il fait dans ce bas-monde , je vous le demande ?

LOUISE.

Dis-moi , Laurent , s'il vivait encore ?

LAURENT.

Lui!...

LOUISE.

S'il avait échappé au naufrage, si, recueilli par un navire de l'Etat qui se rendait aux Colonies, il avait fait un rapide avancement dans la marine militaire ?

LAURENT.

Ah ! bath ! vous vous moquez de moi...

LOUISE.

Ecoute, Laurent, tu me montrais ce brick qui est en quarantaine ; il porte un ami, disais-tu.... Oui, Paul... Et cette lettre que j'ai reçue en est la preuve.

LAURENT.

Par la Sainte-Barbe, ça ne se peut pas !

LOUISE.

Dans quelques jours le revoir !... Eh bien ! moi aussi je doute parfois...

LAURENT.

Il se pourrait !... Ah ! le gaillard, nous allons le revoir !... Ah ! ça, mais qu'est-ce qu'il dira en vous voyant mariée ?

LOUISE.

Hélas ! si j'y ai consenti, c'est pour mon père, c'est pour le monde.

LAURENT.

Il aimera bien votre enfant, j'en suis sûr.

LOUISE, à la croisée.

O ciel ! ne me trompé-je pas ?... Un homme vêtu misérablement...

LAURENT, de même.

C'est lui !... c'est M. Raymond !

LOUISE.

Il traverse le quai... Le Ciel m'accable d'un seul coup !

LAURENT.

Comment ?... Redoutez-vous sa présence ?

LOUISE.

Eh, quoi ! ne t'ai-je pas dit que Paul serait ici dans quelques jours ?... Ne viens-tu pas de voir Raymond ?

LAURENT.

Eh bien ?

LOUISE.

Eh bien ?... Et mon fils, et leur bonheur à tous deux ?... Ah ! j'oubliais, Laurent, tu ne sais pas tout... O mon dieu ! (*A la croisée.*) Il entre dans la maison... il paraît bien malheureux.

SCENE II.

LOUISE, LAURENT, RAYMOND.

LOUISE, *se jetant dans les bras de Raymond.*
Raymond!...

RAYMOND.

Louise!...

LAURENT, *recevant une poignée de main affectueuse de Raymond.*

Une poignée de main, c'est cela... Je suis tout attendri de vous voir... Vous nous manquiez... surtout depuis la mort du capitaine.

RAYMOND.

Que m'apprends-tu? Mon oncle...

LAURENT.

S'est embarqué pour l'éternité.

LOUISE.

Oh! Raymond, que nous avons de choses à nous dire...
Laisse-nous, Laurent.

SCENE III.

RAYMOND, LOUISE.

LOUISE.

Raymond, tu souffres... Mon dieu, que tu es pâle!

RAYMOND.

Je suis bien fatigué... (*Il s'assied.*) Tu vois un pauvre voyageur jeté sur les côtes de France, froissé, souffrant, mourant de lassitude... mais je n'ai point voulu me reposer sans avoir revu mon toit natal.

LOUISE.

Pauvre ami!

RAYMOND.

Ah! depuis mon départ, j'ai bien souffert, va!... Etre seul au monde, ne rencontrer que des indifférens... Le voyage a été long, pas aussi long que je le pensais pourtant; car je croyais ne plus revenir. Mais je te revois, ma Louise, et les orages du passé sont faciles à oublier, quand le présent sourit un peu au voyageur. Le présent!... Hier, c'était une tempête, aujourd'hui le calme, et demain... Sais-tu qu'elle pourrait

renaitre demain la tempête?... Mais non, si près de toi, j'oublie le passé, je veux aussi ne plus songer à l'avenir.

LOUISE.

Tu es donc bien malheureux?

RAYMOND.

Malheureux!... Oh! non... Demande aux matelots, mes compagnons d'aventures. Malheureux!... Raymond, te diront-ils? il va rentrer dans ses foyers, revoir celle qu'il aime. S'il a erré dans le monde, c'est qu'il l'a voulu. Et puis alors, Louise, ils ajouteront en te regardant : Elle est bien jolie, sa jeune épouse... car tu es mon épouse à leurs yeux... elle est bien jolie; qu'il doit être heureux, Raymond! et mon bonheur les rendra jaloux. Et pourtant, Louise, s'il est un Dieu qui lise dans les cœurs, je dois lui faire pitié; car je ne suis pas malheureux, mais j'ignore le bonheur.

LOUISE.

Raymond, Raymond, pourquoi t'es-tu obstiné à fuir ces lieux?... Qu'allais-tu chercher dans le monde que tu n'eusses trouvé près de nous?

RAYMOND.

Que sais-je?... J'étais fou, je le suis encore.

LOUISE.

Si tu savais les regrets de mon père, en te sachant loin de lui à l'heure de sa mort.

RAYMOND.

Ton père... Tu verses des larmes... Je n'en verserai pas, moi.

LOUISE.

Que dis-tu?

RAYMOND.

Si je pleurais, ce serait d'envie peut-être. Ecoute, Louise, j'ai visité les bords du Gange, et le beau climat de l'Inde ne m'a pas arraché une larme d'attendrissement; car j'étais isolé au milieu des peuples que je parcourais... Je n'avais que mes pensées... mes pensées qui parfois me faisaient tressaillir!... Raymond, me disaient-elles, le bonheur pour toi, il est près de Louise, il est près de la veuve de Paul. Louise est ta femme, et son amour te donnerait cette joie de l'âme, après laquelle tu cours depuis si long-temps, et j'ai obéi à mes pensées; car le calme n'était nulle part pour moi.

LOUISE.

O ciel!... Mais suis-je digne de toi? Non, mon fils m'accuse... Sois généreux, comme tu le fas autrefois.

RAYMOND.

Entends-moi... Je sens que j'ai besoin d'aimer... J'ai épuisé les sensations de la vie, excepté celle de l'amour. La femme! elle était à mes yeux un ange; j'ai voulu lui adresser mes hommages, et partout je l'ai trouvée vaine et coquette, sacrifiant la vie d'un homme comme par caprice elle froisserait les plis d'un éventail; la femme! je l'ai toujours vue qui se riait de l'amour véritable, si cet amour était dans le sein du pauvre, et qui s'épanouissait quand un riche lui disait ces mots : Vous êtes belle ! Louise, tu es bonne entre toutes les femmes ! Paul était pauvre, et cependant tu n'as pu le voir souffrir sans en être touchée... Toi, Louise, tu es plus pure que ces femmes mêmes qui sont vertueuses parce qu'elles n'ont pas d'âme... et c'est à toi que je viens dire en suppliant : pour me rendre la vie encore chère, Louise, Louise, je sens que j'ai besoin d'aimer.

LOUISE.

Raymond ! je tombe à tes pieds... je t'en supplie, ne me pardonne pas puisque je suis ton épouse ; mais venge-toi... Je sens bien que tu dois te venger !

RAYMOND.

Relève-toi... relève-toi... Parle, que veux-tu dire ?

LOUISE.

Je ne suis pas maîtresse de mon âme, je ne puis la plier à un sacrifice... impossible... impossible!... Venge-toi ! car Louise n'a pu oublier le passé ; venge-toi, te dis-je, car les flots ont conservé Paul à la vie !

RAYMOND.

Qu'ai-je appris ?...

LOUISE.

Cette lettre vous dira tout. (*A part.*) Oh ! que je tremble !

RAYMOND, *prenant la lettre.*

Laissez-moi, Louise.

SCÈNE IV.

RAYMOND, *seul.*

Oni, je reconnais les traces de sa main... Il existe ! toute son âme a passé dans ces lignes !... Damnation !... L'univers entier, tous les éléments se déchainent contre moi... la tempête m'a jeté contre eux comme un spectre... Ils vont me haïr maintenant... et toute ma vie je me suis sacrifié pour eux...

Raymond.

Oh ! malheur ! malheur ! plus d'amitié dans le monde pour répondre à mon amitié , pour alimenter ma vie... Je serai toujours là comme leur mauvais génie , quand je mettais jadis tout mon bonheur à être leur ange tutélaire. Amitié ! vain mot ! qui n'est pas à l'épreuve des circonstances de la vie..... Oh ! mon dieu ! mon dieu ! je pleure malgré moi... Eh bien ! Raymond , que vas-tu faire à présent ? Recevoir Paul chez toi , et puis tu seras ridicule à tes propres yeux comme à ceux du monde. Oh ! non , non , jamais je ne ferai un pacte avec le déshonneur. Ah ! plutôt terminer ma vie !... Terminer ma vie ? Vingt fois j'en ai eu l'idée , vingt fois le courage m'a manqué.

SCÈNE V.

RAYMOND , PAUL.

PAUL.

Enfin m'y voici... j'ai tout bravé pour la revoir... Quelqu'un !... (*Reconnaissant Raymond.*) Raymond ! Raymond !

RAYMOND.

Paul ! c'est toi !...

(*Ils s'embrassent.*)

PAUL.

Oui , c'est ton ami que la fortune a enfin favorisé , et qui revient heureux.

RAYMOND.

Heureux !

PAUL.

Quoi ! ton air est aussi triste qu'à mon départ... Raymond , serre-moi donc la main.

RAYMOND, *lui serrant la main.*

Mon ami , mon ami , douterais-tu de moi ?

PAUL.

Jamais !... J'ai de la mémoire.... Mais parlons... parlons de Louise.

RAYMOND.

De Louise ?...

PAUL.

Et M. Bernard ?...

RAYMOND.

Mort...

PAUL.

Mort !.... Je ne puis m'empêcher de le regretter malgré sa dûreté à mon égard... Mais Louise... où est-elle ?

RAYMOND.

Tonjours ici.

PAUL.

Dis-moi , Raymond , m'a-t-elle oublié ?... Oh ! que j'ai tremblé en entrant ici.

RAYMOND.

T'oublier... elle?... (*A part.*) Que je souffre !

PAUL.

Tu me rassures... Je vais donc la revoir !... Oh ! mon ami , quelle joie pour moi de la presser dans mes bras. Ma fortune est désormais assurée... Tu le vois , j'ai acquis un grade honorable. Louise , l'image de Louise a été ma consolation et mon espoir. Je n'ai point épargné le travail et l'étude ; mais ils m'étaient doux , je pensais à elle !... Pauvre enfant ! elle a dû bien souffrir de mon départ. Mais , dis-moi , partages-tu mon bonheur aujourd'hui ? Mon âme a peine à le contenir... La retrouver après avoir vécu sans espérance... car je suis parti sans espoir... Non pourtant , une voix secrète me disait là qu'un jour viendrait où le Ciel prendrait pitié de nous.

RAYMOND.

Le Ciel... oh ! le ciel...

PAUL.

Quel air sinistre !... Raymond , tu te caches de moi. Ecoute , si tu as quelque malheur à m'annoncer , tu peux parler , va , j'ai de la force... Tu gardes le silence ?... De grâce , finis ma torture... Je suis débarqué avec un tressaillement de bonheur , car j'espérais la presser dans mes bras ; et lorsque tu devrais , toi , témoigner quelque plaisir de me voir , tu détournes les yeux... N'ai-je plus de place dans ton cœur comme autrefois ? Tu te tais... Mais parle donc , Raymond ! L'absence t'a rendu bien froid... As-tu oublié nos liens d'enfance ?

RAYMOND, *lui serrant la main.*

Jamais ! jamais !...

PAUL.

Tu sanglottes... Malheur à moi ! Je lis dans tes yeux... Louise est morte !

RAYMOND.

Elle vit... elle vit , te dis-je.

PAUL.

Elle est donc infidèle ?

RAYMOND.

Insensé , ne sais-tu pas qu'elle a juré que jamais un époux

n'aurait droit à ses embrassemens?... car elle te croyait mort.

PAUL.

Mon dieu, mon dieu, je vous remercie! Mais où est-elle donc, que je la voie!... J'ai attendu long-temps cette félicité. Que j'ai souffert!... Si tu savais!... Écoute, Raymond, je suis ici malgré mon devoir et la loi; mais il fallait attendre dix jours avant de la revoir... Je n'ai pu résister; j'ai abandonné furtivement mon navire.

RAYMOND.

Mais sais-tu tous les périls que tu cours?

PAUL.

Oui. Mais dix jours! conçois-tu? dix jours! J'ai tout bravé, me voici. Ce soir, à dix heures, je regagnerai mon bord. Enfin donc, je respire le même air qu'elle! Tout le passé s'efface, je suis près d'elle! toutes mes souffrances, tous mes dangers s'oublient, je suis près d'elle!

RAYMOND, à part.

Sa joie est pour moi le supplice d'un damné.

PAUL.

Eh, quoi! toujours morne, Raymond? Explique-toi.. je veux savoir...

RAYMOND.

Tu espères le bonheur, toi? Eh bien, ton ami a la mort dans le cœur... Paul, tu te souviens du jour où tu partis de Lorient, n'est-ce pas? qu'éprouvais-tu alors?

PAUL.

Je ne te comprends pas.

RAYMOND.

Ton front était brûlant, sans doute? Eh bien! touche le mien. Ton cœur battait violemment? Tiens, pose ta main sur mon cœur... Et puis tes yeux étaient en larmes; vois les miens, tu y liras peut-être ce que j'éprouve.

PAUL.

Tu aimes! oui, tu aimes.... Pauvre ami, faut-il, lorsque je suis au comble du bonheur, que je te voie dans le désespoir.

RAYMOND.

C'est le sort qui s'acharne contre moi, contre Louise, contre toi-même, Paul. Oh! tu ne sais pas que le bonheur est une illusion qui s'évapore dès qu'on en approche... Ah! c'en est trop, Paul... je te suis dévoué; j'ai besoin d'un ami pour m'aider à vivre. Je n'en aurai plus bientôt... Oh!... Paul, tiens, je sors, car je ne puis supporter ta présence.

(Il sort.)

SCENE VI.

PAUL , LAURENT.

PAUL.

Quel mystère affreux !... Ah ! je veux tout savoir.

LAURENT, *arrivant.*

Eh ! parbleu ! c'est monsieur Paul... Nous vous attendions.

PAUL.

Laurent, de grâce, explique-moi ce qui se passe ici ?

LAURENT.

Rien du tout, morbleu !... si ce n'est qu'on parle d'armer *P'Agésiras* : c'est la seule nouvelle du jour dans notre pauvre ville de Lorient.

PAUL.

Mais réponds-moi donc ?

LAURENT.

Vous arrivez à propos...

PAUL.

Et pourquoi ?

LAURENT.

Ainsi que M. Raymond...

PAUL.

Comment, Raymond arrive ?

LAURENT.

Comme vous, d'aujourd'hui... On a dû vous dire qu'il s'était embarqué quelques jours après vous. Mais nous avons un beau vaisseau, faut voir ça.

PAUL.

Mais traître ! parle-moi de Louise, de Raymond.

LAURENT.

Monsieur Raymond et mademoiselle Louise, sa femme, seront enchantés de vous embrasser.

PAUL.

Louise, sa femme !...

LAURENT.

Je l'aperçois, et je craindrais de déranger une entrevue intéressante ; je me retire. (*Il sort.*)

PAUL, *seul.*

Louise, la femme de Raymond !... Dérision ! il se jouait de moi !

SCÈNE VII.

PAUL, LOUISE.

PAUL.

Louise ! Louise ! je te revois.

LOUISE.

Paul !... Je ne l'espérais pas si tôt.

PAUL.

J'ai abandonné mon vaisseau pour te revoir... Mais qu'ai-je appris ? Louise, tu es mariée !... à Raymond !... Et moi qui venais t'apporter ma fortune et ma main... Tu es mariée !...

LOUISE.

Paul, ne m'accuse pas ; n'accuse pas ton ami d'un malheur irréparable... affreux, puisqu'il me condamne à vivre séparée de toi... à te dire de t'éloigner quand tu venais, après trois ans, consoler Louise de l'absence, de l'abandon... quand tu venais rendre un père à ton fils... car il existe ce gage que tu laissas à la coupable Louise, en fuyant ta patrie, ton foyer, tes amis.

PAUL.

Ah ! je suis accablé... Ainsi la fortune, en me caressant, me réservait un retour si terrible !... Mais Raymond, Raymond, pourquoi t'a-t-il épousée ?

LOUISE.

Pour me sauver de la honte, pour arrêter la colère de mon père, pour donner un nom à ton fils... Oui, Raymond, le plus généreux des hommes, croyant ta mort certaine, s'est fait l'abri d'une femme déshonorée, et il a pris le titre de mon époux, sans en accepter les droits.

PAUL.

Je reste anéanti... Raymond, mon ami, mon bienfaiteur, mon ange tutélaire, Raymond, l'époux de celle que j'aime !... Enfer, quels tourmens me fais-tu subir !... Raymond, faut-il te bénir comme le plus dévoué des amis ?... faut-il maudire en toi le plus cruel des rivaux ?

LOUISE.

Paul, soutiens donc mon propre courage !... Je suis abattue plus que toi... ma situation est plus horrible encore : déchirer l'amant le plus chéri ou blesser au cœur l'être le plus généreux de la terre !... Eh bien ! tu me regardes, Paul ; dis-moi donc ce qu'il faut faire ?

PAUL , *accablé.*

Le sais-je ? Maudire les flots qui dévorent tant de gens heureux , et qui parfois épargnent un misérable.

LOUISE.

Je suis sûre que Raymond partage notre supplice.

PAUL.

Le plus grand de tous pour moi , c'est d'être forcé de l'aimer , quand je voudrais le haïr.

LOUISE.

O mon père ! mon père ! que là haut tu dois plaindre ta pauvre fille , que ta tendresse a sacrifié !

PAUL.

Malheur soit à lui , dont l'orgueil a fait trois infortunés !

LOUISE.

Que faites-vous , Paul ? songez que mon père est mort.

PAUL.

Je maudis sa mémoire !

LOUISE.

Malheureux ! ne crains-tu pas que Dieu ne t'entende ? Maudire ton bienfaiteur !

PAUL.

Mon bienfaiteur . . . lui ! Tu vois le résultat de ses bienfaits. Il m'a reçu chez lui , c'est vrai . . . et lorsque dévoré par ma passion , palpitant de crainte et d'espérance , j'allai lui demander sa fille , il me dit qu'il ne me reconnaissait pas !

LOUISE.

Que tu me fais mal , Paul ; que tu me fais donc de mal !

SCÈNE VIII.

LOUISE , PAUL , RAYMOND.

(*Il entre doucement , reste à l'entrée , et écoute.*)

PAUL , *continuant , à Louise.*

Ah ! c'est vrai , j'envenime ta douleur . . . pardon . . . Je m'éloigne encore , mais cette fois , c'est pour toujours ! Louise me repousse , Raymond aussi ; la mer sera moins cruelle que vous , elle m'ouvrira son sein.

LOUISE.

Oh ! ne parle donc pas ainsi , Paul . . . Que veux - tu que je fasse ? Est-il en mon pouvoir de fausser un serment , de briser une loi , dis ? Ah ! si au mépris de toutes les lois divines et humaines , brisant les liens sociaux , la honte au front , j'allais me jeter dans tes bras ; Paul , tu me dirais en me repoussant : Retire-toi , Louise , tu me fais horreur !

PAUL.

Ah ! Raymond , Raymond , que ne puis-je te maudire !

RAYMOND , *à part.*

Infortunés ! . . . Mais je le suis plus qu'eux.

(*Il s'approche.*)

LOUISE.

Tu étais là , Raymond !

RAYMOND.

J'arrivais , Madame . . . Mais il est temps de briser des débats pénibles et douloureux . . . Vous avez revu votre ami Paul , Madame ; vous l'avez embrassé , il ne vous reste plus qu'à lui dire adieu.

LOUISE.

Quel ton glacial , Raymond.

RAYMOND.

Je suis votre époux , Louise ; je suis las d'une vie errante et incertaine . . . Je me fixe près de vous , Madame . . . Une part de la fortune de mon oncle m'appartient ; jointe à la vôtre , il y a de quoi vivre honorablement . . . Mon dessein est pris , je n'en changerai pas.

LOUISE.

Raymond , tu m'étonnes . . . Certes , ce n'est pas moi surtout qui m'opposerai à tes projets . . . Mais souviens toi , Raymond , que tu ne m'as donné le nom d'épouse que pour me sauver du déshonneur , et . . .

RAYMOND.

Madame , que me rappelez-vous ? . . . Alors , il n'était pas d'un homme délicat de vous soumettre aux devoirs de femme ; aujourd'hui j'use d'un droit que la loi et l'église me donnent.

PAUL , *à part.*

Quel changement !

LOUISE.

Raymond , ta vie abandonnée et sauvage a aigri ton cœur . . . Je t'en conjure , n'entache pas un dévouement sublime , en me

forçant à un sacrifice qui doit répugner à un homme d'honneur.

RAYMOND.

J'ai dit : j'entends être obéi... (*A part.*) Ah ! le rôle que je m'impose est bien cruel ! n'importe. (*Haut.*) Je suis ici chez moi , nul que moi n'a droit d'y commander... Quant à celui qui vous a déshonorée , qui ose encore parler d'amour à une femme mariée ; il n'attendra sans doute pas , pour quitter ces lieux , que ma juste indignation l'y contraigne.

PAUL.

Raymond !

LOUISE.

Grand dieu ! tu t'égares , Raymond !

RAYMOND.

Non , Madame , non , j'ai toute ma présence d'esprit... Je me suis dévoué pour des ingrats , deux fois je leur ai immolé mon bonheur et ma vie... je ne leur ferai pas un troisième sacrifice aujourd'hui !... Mon dévouement me pèse ; faut-il que j'aie encore courir le monde , affronter mille périls , mourir sur la terre étrangère... Est-ce cela que vous demandez ? Non , non , morbleu ! c'est à vous , à vous dévouer pour moi ; je veux être heureux à mon tour !... Rentrez chez vous , Madame , et n'en sortez plus sans mon ordre.

LOUISE.

Je vous obéis.

SCÈNE IX.

RAYMOND , PAUL.

RAYMOND , *à part.*

Ce que j'éprouve est étrange !... Allons , allons , du courage , il le faut... Après cette crise , ils seront heureux , sans doute , et moi aussi.

PAUL.

J'espère que vous n'avez pas à vous plaindre ; chacun ici vous obéit sans murmurer. Raymond , tu as le droit d'être barbare , tu fus assez généreux.

RAYMOND.

Peut-être !... Paul , lis dans mon cœur , lis dans mes regards , l'horrible pensée qui me brûle !

Raymond.

PAUL.

Je ne te comprends pas.

RAYMOND.

Ecoute : si l'une de nos existences était de trop ici bas, si la vie de l'un était le supplice des deux autres...

PAUL.

Je ne te comprends pas.

RAYMOND.

Mon cœur bat violemment ! ma main tremble en pressant la tienne !... Paul, ne m'entends-tu pas ?

PAUL.

Oh ! si, je t'ai compris... C'est un duel que tu demandes... Jamais !

RAYMOND.

Et si je ne pouvais souffrir ton existence ?... si l'idée de Paul vivant, était pour mon repos un supplice éternel ?... Et toi-même, pourras-tu, sans les angoisses d'un damné, voir ton amante dans mes bras ?... Car je l'adore, ton amante !

PAUL.

Ah ! tais-toi, tais-toi, au nom de l'amitié !

RAYMOND.

L'amitié !... Insensé, il n'en est plus entre nous. L'amitié, Paul, tu n'en as plus pour moi ; tu ne vois plus en moi que ton rival, que ton odieux rival !... Va, va, accepte ma proposition. Si le ciel en murmure, je prends sur moi seul tout le sang qui jaillira de ce combat.

PAUL.

Oh ! qui, moi... j'irais froidement menacer ta poitrine ! mon frère !... Ecoute, j'adore Louise, c'est ma vie, c'est mon âme !... Pour la revoir, j'ai bravé périls et tempêtes ; pour la revoir, je viens en fuytif dans cette maison, au mépris des lois et de l'honneur, au risque de ma vie peut-être... Mais te percer le sein pour arriver dans ses bras ; teint du sang de l'époux, venir lui demander le salaire de l'amant ? Oh ! Louise m'est bien chère, mais l'avoir au prix de ta vie !... Raymond, mon ami, mon frère, tu savais bien que je n'accepterais jamais ce sacrifice... Non ! non ! plutôt je vous dirais adieu pour toujours, ou bien, j'irais sous vos yeux...

RAYMOND.

Arrête... y penses-tu ?... Tu me donnerais gratuitement ce que tu refuses de me vendre... ta vie !... Oublies-tu que mon

consentement serait un assassinat ? Encore une fois , accepte ce que je te propose ; deux sentimens opposés , deux ennemis irréciliables , se choquent dans nos âmes ; il faut un combat . . . Eh ! malheureux , ne sens-tu pas dans ton sein l'amour qui se révolte contre l'amitié ? N'entends-tu pas la société nous prescrire cette horrible extrémité ? . . . Paul , nous ne sommes plus amis ; car tu adores Louise , et Louise est ma femme . Nous ne sommes plus amis , te dis-je ! car le fils de Louise est ton fils , et ton enfant m'appartient !

PAUL.

Cruel , cruel , tu me communique ta fureur . . . Ah ! par pitié , tais-toi .

RAYMOND.

Monsieur , si vous refusez ce combat , c'est que vous méditez contre moi quelque lâche perfidie .

PAUL.

Quelle horreur supposez-vous !

RAYMOND.

Je ne vois plus en vous qu'un indigne suborneur , qui , après avoir déshonoré la fille de son bienfaiteur , est tout prêt à déshonorer la femme de son ami .

PAUL.

Qui te pousse à tant de fureur ? Ah ! ne me fais pas dire que tu n'es plus Raymond !

RAYMOND.

Dites tout ce qu'il vous plaira ; je méprise vos injures comme votre personne . (*A part.*) Ne faiblissons pas .

PAUL.

Tu me méprises ?

RAYMOND.

Quels sentimens dois-je avoir pour celui qui voulait tout-à-l'heure m'enlever mon épouse ?

PAUL.

Par l'honneur , Monsieur , je n'eus jamais cette pensée .

RAYMOND.

Par l'honneur , Monsieur , vous en avez menti !

PAUL.

Monsieur ! . . .

RAYMOND.

Vous en avez menti !

PAUL.

Savez-vous ce que vaut un démenti?

RAYMOND.

Savez-vous ce que vaut une lâcheté?

PAUL.

Raymond!... Non, ce n'est pas Paul qui te l'apprendra!

RAYMOND.

Eh bien! Raymond va te l'apprendre. Un soufflet! tiens...

(*Il lui donne un soufflet.*)

PAUL.

Je ne me connais plus!... Tu n'es plus Raymond! je ne suis plus Paul!... Monsieur, nous nous battons!

RAYMOND.

Allons donc, c'est ce que je demande depuis une heure....
(*A part.*) Ah! mon cœur est soulagé.

PAUL.

Quelle arme?

RAYMOND.

Le pistolet.

PAUL.

Malheureux! tu connais ma supériorité sur toi, à cette arme.

RAYMOND.

N'importe; je me suis beaucoup exercé dans mes voyages... Partons!

(*Ils vont pour sortir; Paul, attendri, se jette dans les bras de Raymond.*)

PAUL.

Qu'allons-nous faire, Raymond?

RAYMOND.

Paul... (*Il se remet, et le conduit vers une glace.*) Tenez, votre joue est encore rouge du soufflet que je vous ai donné.

PAUL.

Ah! partons!

SCÈNE X.

LOUISE, *s'avançant avec précaution.*

Ils se sont retirés... Je ne conçois rien à Raymond... Son visage exprimait un sentiment amer et douloureux... Il se pas-

sait en lui quelque chose d'étrange... Lui si doux, si bon...
Oh! qui me tirera donc de mon inquiétude!

SCENE XI.

LOUISE, LAURENT.

LOUISE.

Eh bien! Laurent, les as-tu vus? où sont-ils?... Mais réponds-moi donc?

LAURENT.

Qui?... M. Paul et M. Raymond?

LOUISE.

Oui, oui, parle.

LAURENT.

Je les ai rencontrés ensemble; ils se parlaient avec passion.

LOUISE.

Mon dieu! mon dieu!

LAURENT.

J'ai voulu les suivre... Mais mille tonnerres, ils m'ont repoussé en me disant: Va trouver Louise, elle aura besoin de toi...

LOUISE.

Ah! courons...

SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

LOUISE, LAURENT, PAUL, *accourant égaré.*

PAUL.

Non, jamais!... jamais!... Cet affreux duel n'aura pas lieu.

LOUISE.

Que veux-tu dire?

PAUL.

Raymond, tout-à-l'heure exalté, furieux, inconcevable, m'a entraîné sur le terrain pour y disputer une femme qui nous appartenait à tous deux. Au moment fatal, j'ai jeté sur lui un œil

égaré ; sa figure était pâle , exprimait quelque chose de divin...
J'ai cru voir un ange... et j'ai fui en criant : jamais !

LOUISE.

Grand dieu!...

PAUL.

Louise , il m'avertit que c'est à mon tour à me dévoner ; je
veux être digne de lui... Adieu , Louise , pour la vie!...
Adieu ! adieu!... (*Coup de feu dans le jardin.*)

LOUISE et PAUL.

O ciel!...

LAURENT , à la fenêtre.

Il s'est tué!...

(*Louise tombe dans un fauteuil , Paul est à ses genoux.*)

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

.....

POST - SCRIPTUM.

CET Ouvrage nous a suscité beaucoup de critiques , et, il faut le dire, peu de personnes ont tenu compte , à deux jeunes gens, dont le plus âgé a vingt ans à peine , d'une tentative qu'ils ont faite pour intéresser, avec cinq personnages, en proscrivant tous les accessoires du Mélodrame. Mon intention n'est pas cependant de chercher à nous défendre, je veux seulement publier la reconnaissance que je dois à Victor Escousse, qui, pour me frayer une entrée au Théâtre, m'a admis à sa collaboration ; je veux aussi le défendre, autant qu'il est en mon pouvoir, contre les calomnies qui, dans le monde, attaquent son caractère comme homme, et lui imputent une vanité ridicule que je n'ai point remarqué en lui. Je le dirai hautement, je n'ai eu qu'à me louer de ses procédés à mon égard, non-seulement comme collaborateur, mais encore comme ami. Puisse ce peu de mots, que j'écris avec franchise, amortir les traits que la haine se plaît à lancer contre un jeune homme, dont le talent, je l'espère, étouffera un jour les paroles de ceux qui l'attaquent sans le connaître.

AUGUSTE LEBRAS.





